

Bibliothèque et Archives municipales de Brest (1939 - 1945)

En 1939, Brest avait la plus belle, et riche, bibliothèque du Finistère. J'y arrivai le 18 mai 1939 prendre mes fonctions de bibliothécaire-archiviste de la ville, auxquelles j'avais été nommée par Victor Le Gorgeu, sénateur-maire. Je succédais à Geneviève Beauchesne qui, après deux ans de poste, partait diriger, en fonctionnaire d'Etat, les Archives de la Marine à Lorient.

La salle de lecture où je pénétrai avait belle allure ; vaste et longue, très claire, tapissée de livres aux nombreuses reliures anciennes, meublée, de part et d'autre d'un haut poêle blanc, de tables vernies couvertes d'une feutrine verte, parsemées d'encriers de porcelaine blanche remplis d'encre violette, et bordées des fauteuils des lecteurs. Ceux-ci étaient peu nombreux. Des dames venaient emprunter les derniers romans acquis ; de loin en loin quelques érudits consultaient les fonds spéciaux (breton, etc.)

La bibliothèque avait été la création, petit à petit, du XIX^e siècle. Les fonds provenaient des confiscations opérées par la Révolution française au détriment des ordres religieux abolis : l'abbaye de Saint-Mathieu, les Carmes, les Capucins avaient des collections comptant même des incunables. Beaucoup fut dilapidé, mais des personnes éclairées, capables de s'occuper des richesses abandonnées, finirent pas en être chargées, puis furent relayées par des érudits locaux, ou amateurs, qui travaillèrent à augmenter le dépôt par des achats, des legs, des dons.

Sous la prospère monarchie de Juillet, la ville s'agrandissait et eut besoin de se donner le monument dont elle se sentait manquer. Certes elle avait l'église, comme toute cité, mais Saint-Louis, bâtie sous Louis XIV, était mal située, en contrebas de la hauteur jadis occupée par des propriétés religieuses, dont l'ancien jardin des Carmes. C'est là qu'on décida de construire la halle aux blés, qui fut ouverte au public en 1833. C'était le monument. Fait de granit, sommé d'un toit de verre pyramidal, il s'ouvrait sur l'horizon circulaire : le petit port marchand, la grande

rade. Les murs étaient percés, sur deux niveaux, de larges baies. Le centre était un vaste espace propre aux rassemblements, aux fêtes, entouré de galeries disponibles pour l'exposition, l'entrepôt de toutes sortes de marchandises et les usages que le besoin ferait naître.

La bibliothèque fut le premier des nouveaux utilisateurs. Le 5 juillet 1853, elle fut inaugurée en grande pompe. Faute de récolement, nous ne pouvons qu'augurer le chiffre des collections alors rassemblées : 20 à 30 000 volumes ? Leur nombre, finalement, irait croissant, atteindrait plus de 100 000 en 1939 où Brest avait la première bibliothèque du Finistère. A plusieurs reprises, il avait fallu transformer et agrandir les locaux. La halle aux blés, en cette période, avait accueilli le musée (1875), et une salle sportive, la Brestoïse (1919). La bibliothèque s'y trouvait, maintenant resserrée, à court de place dans ses magasins.

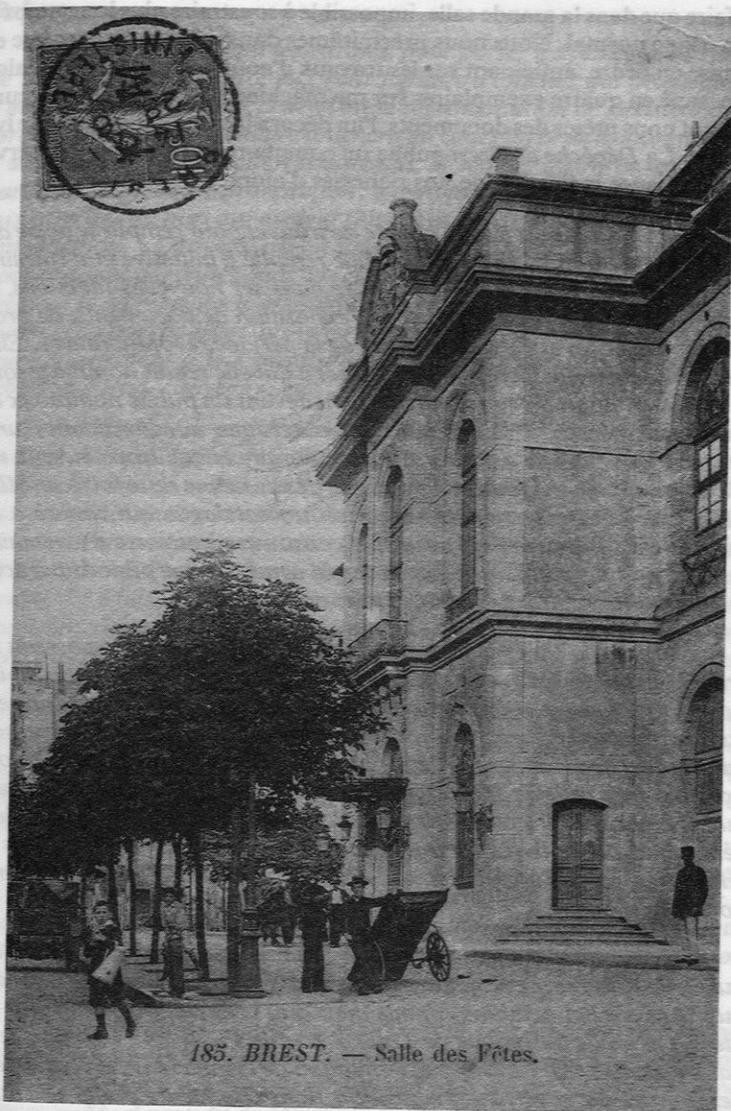
Les archives, jadis incorporées à la mairie, étaient demeurées non loin d'elle lorsqu'il avait fallu la pourvoir d'un local spécial. En 1939, elles étaient rue Duquesne avec leurs tonnes de fonds ancien et les registres modernes, dont le précieux état civil fait en double dont l'un était remis au greffe du tribunal chaque année.

Le personnel de mon double service se composait : aux Archives *d'un employé dûment formé*, à la bibliothèque, en sus du concierge de l'immeuble, de *deux gardiens* dont un règlement définissait les travaux : nettoyage, chauffage (bois et charbon), service des lecteurs allant jusqu'à l'inscription, sur registre, des livres prêtés aux abonnés. Pas de secrétaire, même dactylo, d'ailleurs point de machine à écrire dans l'équipement. Pas de catalogue sur fiches pour les lecteurs.

Geneviève Beauchesne, une chartiste, la première professionnelle nommée bibliothécaire-archiviste à Brest (je fus la seconde), s'était attaquée à ce manque : elle avait fait faire deux petits fichiers, totalisant ensemble neuf tiroirs et s'était attelée aux fiches, plume en main.

Sur son bureau, elle m'avait laissé une circulaire de Paris qui affectait deux inspecteurs généraux aux bibliothèques de France. On y préconisait la commémoration du 150^e anniversaire de la Révolution française par une exposition. Ce me serait une occasion de me familiariser avec mon dépôt. D'autant qu'Auguste Banéat, l'un des gardiens, à défaut de formation technique, me paraissait avoir une bonne connaissance pratique du dépôt et savait guider les lecteurs vers ce qui les intéressait. Il serait un auxiliaire précieux.

Le temps était bien court, mais pourquoi pas ? Nous avions beaucoup de documents de la période considérée : livres, gravures, affiches... Le personnel s'enthousiasma à l'idée d'une exposition chez nous, que le sénateur-maire viendrait lui-même inaugurer au milieu des personnali-



La salle des fêtes, qui abrita la bibliothèque jusqu'en 1941

tés. Pourtant cela ne durerait que trois jours, car l'exposition ne pourrait se faire que dans la grande salle, impossible à soustraire plus longtemps à son usage normal. Nous nous précipitâmes dans un grand nettoyage et remise en ordre, anticipant sur les travaux d'août ; je préparai le catalogue, tapé en quatre exemplaires sur ma machine portative. Des lecteurs vinrent nous prêter des documents, l'un décora la table d'une gerbe de lys blancs. La *Dépêche de Brest* publia un compte-rendu qui nous conserve une précieuse indication de nos richesses d'alors :

« La ville de Brest a eu la chance de trouver pour remplir le poste de bibliothécaire-archiviste une jeune fille remplie d'initiative et d'entrain, Mlle d'Haucourt qui, à peine installée dans ses nouvelles fonctions, a organisé pour le public brestois, une exposition de documents, de brochures, d'affiches et d'estompes (sic) de la période révolutionnaire. Elle fut aidée dans cette tâche par M. Banéat à qui elle rendit hommage lors de la présentation qu'elle fit hier, à 15 h. devant un public nombreux et vivement intéressé. Hâtons-nous d'ajouter que si, d'ordinaire, une « exposition » est une manifestation temporaire et qui, trop souvent, ne laisse pas de traces durables, il n'en sera pas de même cette fois, car Mlle d'Haucourt a dressé en cette occasion un catalogue qui restera à la disposition des lecteurs, à l'avenir, et constituera une sorte d'inventaire des richesses de la bibliothèque en ce qui concerne une période particulièrement importante de notre histoire nationale.

« L'aimable conférencière nous expliqua que, si cette exposition ne prétendait pas faire concurrence au musée Carnavalet, elle a — du moins sur le fonds local — un très puissant intérêt : tous les documents présentés au public ont été trouvés à Brest, soit sur place à la bibliothèque, soit dans les archives de la ville, soit dans les collections particulières, par exemple dans celle de M. Gérard. Les pièces dont il s'agit sont d'ailleurs moins à considérer comme des paperasses anciennes tirées de dossiers vénérables ou de livres rarement consultés, que comme les acteurs et témoins mêmes du grand drame historique qui, voici 150 ans, bouleversa notre pays.

« Dans une première vitrine sont réunies des œuvres de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau et quelques tomes de l'Encyclopédie, des ouvrages d'auteurs moins connus mais qui, presque tous, célèbrent les idées à la mode à l'époque de Louis XV et de Louis XVI : le culte de la nature, l'amour de l'Antiquité, l'imitation de l'Angleterre, et renferment des phrases sur la vertu de l'éducation, dont l'éloquence pompeuse nous semble aujourd'hui tout à fait périmée. Plus loin, voici des volumes de Mirabeau voisinant avec des textes se rapportant aux derniers ministères qui précéderent la convocation de l'Assemblée constituante, et quelques documents curieux sur l'affaire du Collier de la reine, et en particulier

l'édition originale d'un mémoire justificatif composé par le cardinal de Rohan.

« Quittons un instant les vitrines, pour porter les yeux sur les rangs de livres : certains d'entre eux sont tapissés d'affiches qui proviennent d'archives de la Marine : celle-ci est la réglementation de l'existence des forçats, celle-ci une circulaire touchant au cours forcé de la monnaie. Il y a aussi toute une collection d'assignats. Il semble qu'on ne les ait pas partout acceptés sans protestation : à témoin cette réclamation adressée aux ouvriers du port qui avaient fait grève, on disait alors qu'il avaient fait rébellion. « Citoyens, dit-on sur ce factum, la voix de vos magistrats vous ordonne de rentrer dans vos ateliers respectifs ; elle vous ordonne de recevoir la somme que la République a émise. Comment ? les marins et ouvriers du port de Brest, jusqu'ici recommandables par leur bravoure et leur attachement à la Constitution, se soulleraient (sic) du crime de rébellion ? Non, citoyens », etc...

« La monnaie de papier n'avait donc pas remplacé tout à fait l'autre, puisque Mlle d'Haucourt a pu rassembler, dans le vestibule d'entrée, toute une série de monnaies de ce temps. On pouvait alors faire, grâce aux domaines nationaux, des achats de biens à bon compte. Une réclame fait savoir que des champs sont à vendre et que la mise à prix de l'un d'eux, situé à Pouloupry en Porspoder, est de 50 livres, 2 poulets et 2 canards. Mais continuons le tour de la salle où sont rassemblés des journaux vieux d'un siècle et demi. Leur nombre est assez important, mais leur format est en général modeste. Les plus intéressants sont ornés de gravures. Ce sont Les Révolutions de Paris et Le Moniteur dont nous voyons un exemplaire ouvert à la page contenant une belle planche en couleurs : L'insurrection de l'Amérique et le Léopard en rade de Brest. Plus loin, des pétitions, des recueils de chansons, des mémoires de Talleyrand, de Mme Roland, des pièces relatives au procès de Louis XVI.

« La présentation est terminée. M. Le Gorgeu, sénateur-maire, dit au nom de tous les assistants le plaisir ressenti par ceux qui ont eu le privilège de faire en compagnie de notre érudite archiviste le tour de cette belle exposition. Les écoles y viendront, il faut l'espérer, y prendre une utile leçon d'histoire.

« Mais avant de quitter la bibliothèque, on flâne encore un peu devant les souvenirs du passé, chacun fait sa petite découverte personnelle et il en est d'assez inattendues : voilà un jeu de cartes révolutionnaires, voilà un portrait de Mirabeau qui joue au yo-yo. Enfin on s'arrête devant un décret du conseil général de la commune de Brest, daté du 5 messidor de l'an II de la République française une et indivisible. Il y est enjoint aux citoyens de se servir, pour les rues de la ville, de la nomencla-

ture nouvelle : la rue Saint-Louis s'appellera maintenant rue de la Liberté, la rue du château s'appellera rue de l'Égalité, la rue d'Aiguillon, rue de la Fraternité, la rue de Siam prendra désormais le nom de rue de la Loi, la rue Guyot changera son étiquette pour celle de rue des Vétérans. Il semble que, sur ce point du moins, la tradition soit restée la plus forte. On parle encore de la rue de la Rampe bien qu'elle ait été débaptisée depuis, mais qui connaît encore la rue Tartu ? (1)».

Quoique brève, l'exposition avait été un événement. Beaucoup de gens avaient découvert la bibliothèque. J'avais serré beaucoup de mains. Nous avions entamé un avenir commun. A la veille des vacances, nous le vivions dans l'anxiété. Hitler s'affairait à l'Est. Qu'allions-nous avoir à subir ? Le pays se préparait de bien des manières à cette guerre dont nous ne voulions pas, et qui approchait. D'où, par avance, des délimitations de zones de repli pour les futurs réfugiés, des mutations de cadres, d'enseignants, de candidats, un multiple brassage de populations. La direction du collège féminin brestois Bon Secours vint me demander de faire, à titre bénévole, le cours d'histoire pour ses grandes élèves. J'acceptai avec l'accord du maire.

Nous attendions. Le 1^{er} septembre, la guerre fut déclarée, mais, à notre surprise, elle n'éclata pas. Ce fut la « drôle de guerre ». J'avais fait immédiatement le nécessaire pour les évacuations prévues depuis plus d'un an sur ordre de Paris « en cas de conflit » pour bibliothèques et archives municipales. L'une devait évacuer sa réserve et ses manuscrits, l'autre, ses registres paroissiaux et ses archives révolutionnaires. Elles devaient avoir des caisses prêtes, disposer d'un local agréé. Geneviève Beauchesne y avait paré et ses caisses étaient restées ouvertes pour demeurer encore consultables. Le tout fut fermé, expédié : j'obtins des services de la Marine l'envoi d'un groupe de marins pour manutentions et transports.

Brest regorgeait de population. La bibliothèque aussi, comble maintenant jusqu'aux places debout le long des rayonnages. La mobilisation avait amené quantité d'hommes. Je voulus mettre des livres à leur disposition et fis un appel dans la presse. Les dons affluèrent et je recrutai des volontaires (dont nombre de jeunes de mouvements scouts) pour recevoir ces livres, les réparer, classer, distribuer. Certains de ces jeunes aidaient aussi au progrès du catalogue sur fiches.

Dans le coin des jeunes, aménagé sur un bout de rayonnage par Geneviève Beauchesne, on se disputait les deux exemplaires du *Guide Nérét des carrières*, seul ouvrage de ce type existant alors dans cette catégorie. Alertée par cette curiosité, je vins en faire part aux directeurs

(1) *La Dépêche de Brest*, 11 juillet 1939.

des quatre établissements secondaires. Ils ne se sentirent ni intéressés, ni concernés. Je les invitai alors à envoyer leurs élèves aux conférences que je me proposai d'organiser... Le maire prêta la salle des fêtes. Les jeunes et leurs familles entendirent des causeries, suivies de questions et réponses, offertes par des professionnels, surtout ingénieurs. Le tout, gratuit. Grand succès.

Notre ville menait une intense vie civile. Réservistes et leurs familles... Il y eut un départ sur Narvik. Notre gouvernement s'armait, les Anglais débarquaient armes, provisions.

Puis l'attaque eut lieu, le 10 mai 1940. Aucun front ne put se constituer comme en 1914, pour l'arrêter, malgré de lourdes pertes.

On parla de réduit breton, de Brest camp retranché, aussi fîmes-nous en hâte quelques évacuations d'extrême urgence avec un personnel très dévoué. Pendant l'incroyable débandade de l'exode, je prévins mes élèves, incrédules, qu'il allait falloir, qu'il faudrait *tenir*. Ce serait long. Nous aurions à faire avec le mensonge suffocant de l'Allemagne nazie, que l'Amérique n'avait pas encore compris. Nous aurions à être, nous le découvrimmes bientôt, ce que nous n'avions jamais prévu : *occupés*.

Dans la nuit du 19 novembre, l'armée allemande entra à Brest. Des Bretons partirent par la mer, en Angleterre où de Gaulle n'existait pas encore, puis Radio Londres parla. On nous apprit l'armistice, que nous étions coupés en deux...

Nous, à la bibliothèque, nous avons immédiatement compris que nous étions un pôle d'identité, de persistance, nous avons donc une mission : être un lieu de solidarité, de rencontre, de vérité. Notre existence même impliquait titre et responsabilité dans les questions de notre ressort professionnel, *et* dans les problèmes et incohérences où la vie quotidienne se trouverait empêtrée. Vichy, discutable et discuté, prisonnier sans sembler le croire, se débrouillerait fort mal tout au long de cette guerre, loin qu'il était derrière la ligne de séparation. Nous, sur place, du droit que nous assumions, serions des autorités.

Nous le fîmes d'abord en gardant disponible la bibliothèque, et si possible, d'autres : en y aidant la poursuite des études, en nous maintenant immergés dans notre culture, nos auteurs, menacés par la propagande nazie, et en étouffant de naissantes rumeurs. Nous avons éclairé dans tout le Finistère, avec l'accord du préfet, les instituteurs sur les l'histoire locale que Vichy venait de mettre à leur programme, avec quelles arrières pensées ? — et qui ne leur avait jamais été enseignée. Ils en connurent les manuels, les livres. Nous avons mis à l'abri ce que les hautes autorités avaient négligé de protéger, pour autant que nous l'avons pu. Nous avons évité des pertes considérables aux archives du pays, sauvées des

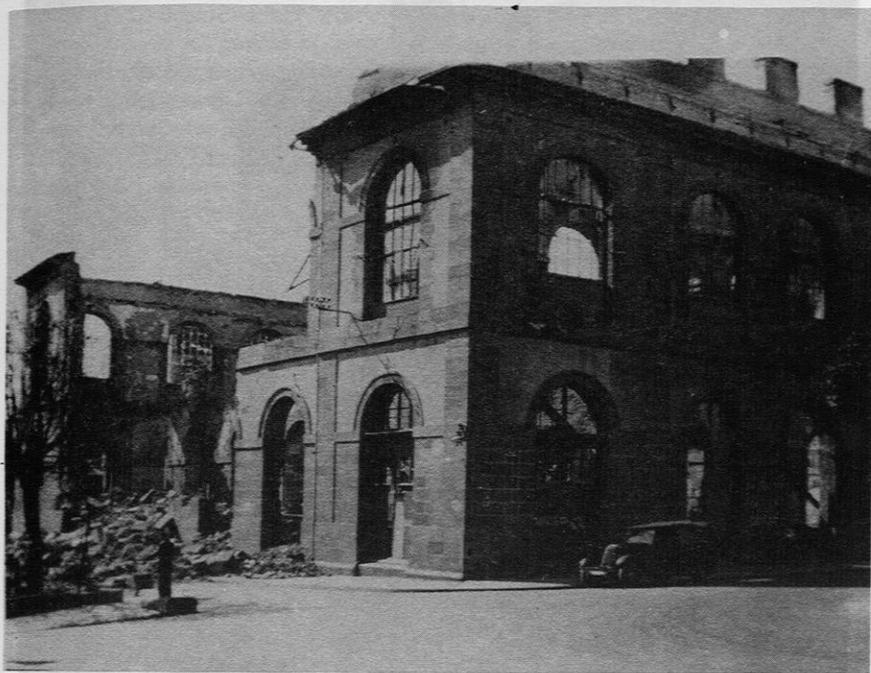
destructions irrémédiables de la guerre.

Dès le 22 août 1940, Brest fut touché par des bombes. Notre exposition nous avait montré nos trésors que l'évacuation réglementaire n'avait pas effleurés. Comment les sauver ? Nous pouvions les mettre dans notre dépôt du château de Kerjean. Mais pas de caisses, que nos fournisseurs n'avaient plus le droit de nous procurer et quelle essence, si limitée, pour nos transports ? Nous nous sommes procuré quelques vieilles caisses que nous avons remplies, et vidées à Kerjean quand nous avons pu faire un transport. Ce que nous avons recommencé toutes les fois que nous l'avons pu. « Mais pourquoi enquiquiner le maire ? » nous disait-on. « Puisque vous avez fait un rapport, vous êtes couverte ». Je demandai de l'aide à Paris. Vainement. Pas même de réponse.

« Le 14 avril 1941 » se souvient Jean Fouché, nouvel employé de la bibliothèque recruté quelques jours plus tôt, « une bombe traversa le bâtiment de la halle aux blés, détruisant en partie le magnifique plancher de la salle des fêtes, avant de se coucher sans exploser, dans la salle de la Brestoïse où étaient entreposées les caisses de masques à gaz destinés à la population et les matelas prévus pour l'hébergement des réfugiés du Nord ! Sur son passage, cette bombe a détruit la cloison des réserves de la bibliothèque dont les livres se dispersèrent dans l'excavation provoquée par l'engin. Les artificiers allemands firent ensuite exploser la bombe après l'avoir protégée par un amoncellement de matelas dont le contenu s'éparpilla dans tout le quartier. M. Le Gorgeu, entouré de M. Banéat et moi-même, assista à cet épisode d'une entrée d'immeuble de la rue Émile Zola ».

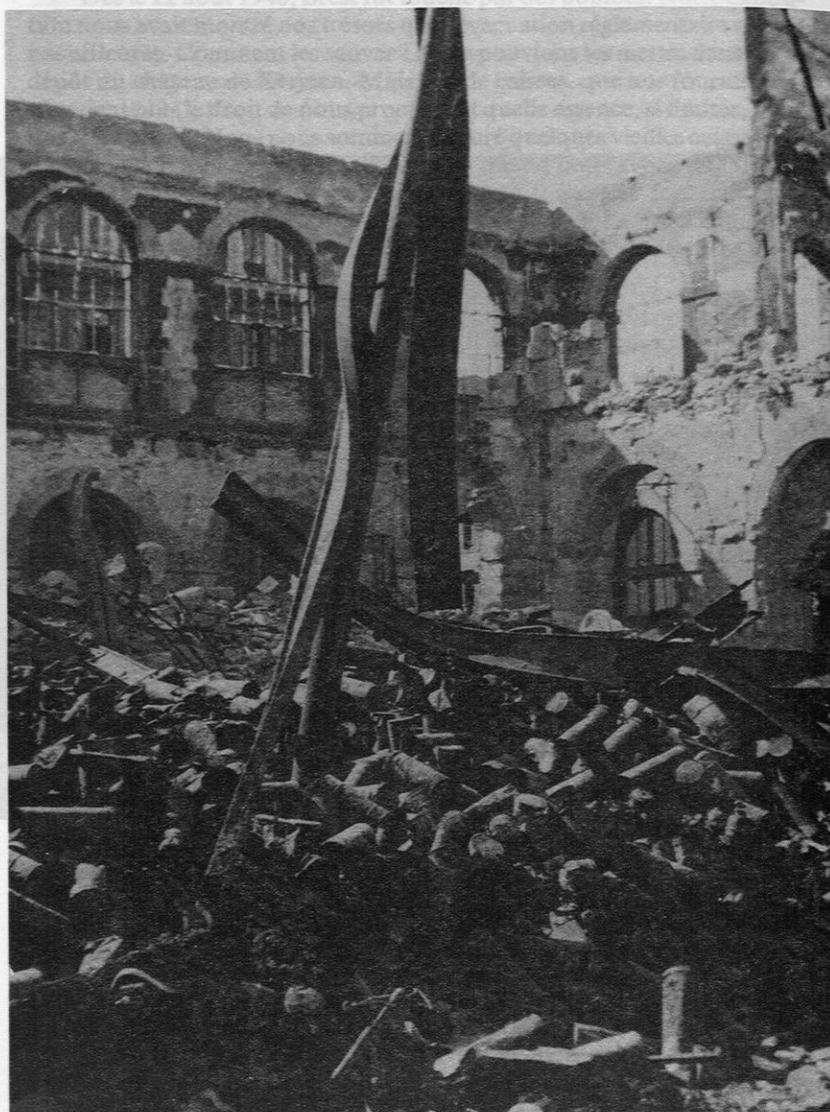
Il fallut deux mois à une équipe pour dégager des décombres les « fort belles choses » de cette ancienne réserve. On décida de les évacuer. Mais à cette date, le 4 juillet 1941, « un violent bombardement de nuit détruisit l'hospice civil et la bibliothèque dans un immense incendie alimenté par les caisses de masques à gaz. Tout est parti en fumée y compris les archives du Léon ». L'inspecteur des bibliothèques vint alors de Paris, vit les ruines où voletaient des papiers brûlés, s'écria : « Il faut sauver tout cela ! » Après quoi, nous vinmes à Kerjean où les piles d'ouvrages, sans caisses, lui déplurent. Mais il m'en fit envoyer et nous pûmes procéder aux emballages normaux.

Depuis mon arrivée à Brest, je n'avais pas eu l'occasion de m'occuper des archives municipales. Or j'avais appris que pendant la guerre de 1914, trois villes de l'Est, dont Lunéville, avaient perdu toutes leurs archives et même leur état civil dans leur double dépôt. Brest, grand port de guerre, arsenal militaire, était une cible de premier ordre. Je n'avais reçu aucune mise en garde ni instruction concernant ses papiers ; peu d'autres non plus d'ailleurs, comme je m'en aperçus plus tard, le municipal seul étant de mon ressort.



Vue extérieure du bâtiment après le bombardement du 4 juillet 1941.

Ce bombardement par bombes explosives et incendiaires, détruisit en une nuit la bibliothèque et le musée. La bibliothèque occupait la partie gauche de la gravure ; les magasins se trouvaient au rez-de-chaussée, et à l'entrée du sol, la salle de lecture au premier étage, dans la partie éventrée ; le cabinet du conservateur était éclairé par les deux baies que l'on voit à l'extrême gauche.



La bibliothèque de Brest après le bombardement du 4 avril 1941.

J'allai solliciter M. Waquet, l'archiviste départemental, à la prison de Quimper où il était enfermé du fait des autorités occupantes. Ce savant très expert avait, de par ses fonctions, une relation d'autorité avec toutes les archives officielles du département. Au cours de plusieurs visites, nous établîmes un plan d'évacuation à mettre en œuvre dans la mesure où j'en aurais les moyens, selon l'importance des séries.

Je fis donc évacuer l'état civil et d'autres séries et fis détacher auprès d'elles pour les garder et faire classements et transcriptions nécessaires Jean Foucher recruté pour la bibliothèque peu avant sa destruction. Je pus facilement le faire permuter dans un autre service sous ma direction sans augmenter le total de mon personnel ni les crédits y affectés. Avec sa famille et ses meubles, Foucher partit donc à Spézet en Menez Cam, les autorités occupantes ayant décidé que les archives devaient être mises à l'abri à 35 km des côtes. Je formerais à son travail nouveau Foucher, qui devait y prendre tant de goût qu'il y continuerait, après la guerre, une brillante carrière auprès de la ville de Brest.

Le reste des fonds d'archives demeuré à Brest se composait essentiellement de dossiers et registres anciens, fort rarement consultés et dont la sauvegarde paraissait d'intérêt secondaire : il constituait un ensemble assez considérable (plus d'une dizaine de tonnes), de valeur pour les futurs historiens, et j'en entrepris la sauvegarde. Je pus y arriver grâce à des amateurs d'art ancien, rencontrés jadis à notre exposition. Ils vinrent, M. Desjardins entre autres, m'intéresser à un musée, « qui n'était pas un musée et dont personne ne s'occupait ». C'était une collection de statues de bois sculpté, rassemblées cinquante ans plus tôt par un prêtre qui voulait effectivement en faire un musée d'art religieux. Il se les était fait remettre par différentes églises et les avait entreposées dans une chapelle fermée, relevant de la paroisse Saint-Louis, où elles étaient toujours. J'allai en parler au sous-préfet qui me donna un quota d'essence « prélevé sur ses allocations personnelles ». La mairie me prêta un camion que je remplis à ras bords de liasses d'archives municipales et, par dessus le tout, d'une couche de saints. Cette opération répétée une fois, permit d'apporter à Kerjean et de sauver la très grande partie des archives restantes, les statues, revenues maintenant à Brest, et le très beau lutrin baroque en bronze de l'église Saint-Louis, qui a repris sa place dans l'église nouvelle.

Au surplus je rendis visite au procureur du tribunal, le convainquis de la nécessité d'évacuer l'état civil de l'arrondissement dont il avait la collection et ses archives, ce qu'il fit à Châteaulin. Brest, si totalement sinistré, a ainsi gardé ses archives judiciaires au complet.

Le 4 juillet 1941, devant les ruines de la bibliothèque, le sénateur-maire m'avait déclaré qu'il ne serait pas question de la reconstituer avant

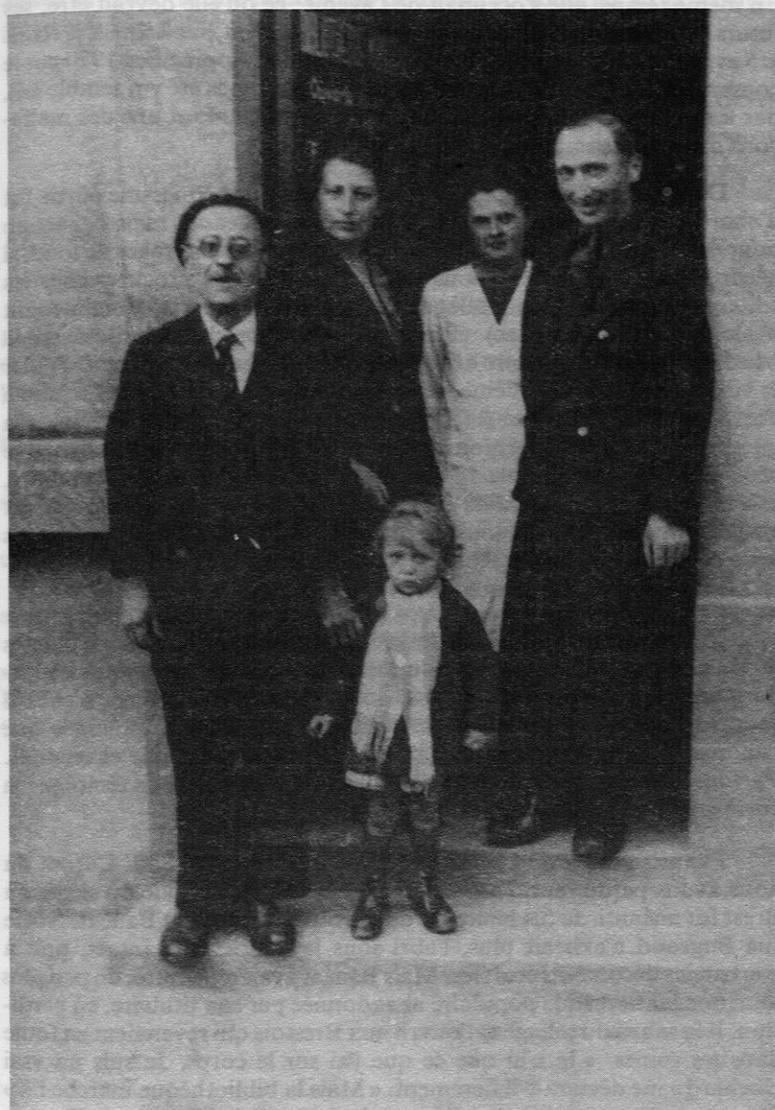
la fin de la guerre. Évidemment. Mais il nous fallait, sans attendre, ouvrir une bibliothèque d'urgence. Même vidée de ses habitants, partis d'eux-mêmes ou cédant aux appels de plus en plus pressants des autorités, la ville continuait à requérir des milliers de travailleurs, à l'arsenal et ailleurs, même s'ils allaient s'abriter le soir jusqu'à 80 km. La lecture restait à peu près la seule distraction, passée l'heure du couvre-feu. Beaucoup de gens étaient d'anciens clients de la bibliothèque qui n'avait jamais eu autant d'abonnés. Un service de guerre était impératif. Dès le 15, nous en avons ouvert un, 11, rue Danton, immédiatement achalandé. Le maire consentit, sous condition que je me débrouille avec ce qu'il pouvait m'accorder : des locaux dans quelque école vacante, mon petit personnel, mais « pas un sou ». J'acceptai, et nous nous sommes transportés un peu plus tard 6, rue Bugeaud, dans deux salles d'école maternelle donnant sur la cour, une devant servir à la lecture, l'autre de magasin. Les ouvrages étaient classés suivant la méthode décimale qui permet l'accès direct au rayon, satisfaisant pour le public et le personnel. Celui-ci (Banéat et une secrétaire) dut apprendre (à mon école) les méthodes d'organisation et de fonctionnement de cette bibliothèque « moderne ». M. Lachaud, le conservateur de notre musée détruit, fit des panneaux pour décorer notre local.

Nous avions espéré que cette bibliothèque qui rendit d'immenses services pourrait subsister jusqu'à la paix ; elle ne survécut pas au siège mais ses animateurs y étaient devenus maîtres dans leur métier, prêts pour le lendemain.

J'avais fait, par précaution, construire un abri blindé à l'épreuve de l'incendie, sous la nouvelle mairie. Stocké d'usuels, il pourrait offrir à la fin de la guerre, à défaut de toute autre ressource, une bibliothèque immédiatement utilisable.

Cependant les amis qui s'étaient groupés autour de la bibliothèque de Brest, acceptèrent de se rassembler en une association d'Amis de la bibliothèque municipale. Ses plus ardents promoteurs en furent le directeur brestois du Crédit nantais, M. Le Guiner, et M. Th. J. Péran qui en fut le secrétaire ardent. Grâce à eux, un groupe nombreux se forma et rassembla des fonds importants. Lyon qui était devenue marraine de notre ville sinistrée organisa aussi son comité. On commença même de rechercher des parrainages aux États-Unis et à étendre notre mouvement aux autres villes sinistrées de Bretagne, Morlaix, Lorient, tandis que d'autres villes, non sinistrées mais naissant aux besoins de bibliothèques organisées, telle Concarneau, demandaient appui et concours. Sur la requête du préfet, je commençai des enquêtes, des rapports.

Les Amis de la bibliothèque municipale de Brest utilisèrent d'abord leurs fonds pour équiper la bibliothèque rue Bugeaud selon ses besoins.



*Le personnel de la bibliothèque provisoire : Auguste Baneat,
Geneviève d'Haucourt, Yvonne Thalamot, Yves Trehet.*

En même temps, elle s'occupait de l'avenir : ce qu'elle devrait être, ses futurs besoins, son emplacement, son aménagement, sur lesquels je remis le 5 avril 1943 un rapport à l'architecte de la ville. Apprécié en 1970 par le conservateur préposé à la bibliothèque, il n'avait pas été vu, semble-t-il, par les agents de la reconstruction, dont le bâtiment est une des maléfactions malheureuses.

Des fonds recueillis par les Amis de la bibliothèque, une partie fut d'abord consacrée aux besoins de notre rue Bugeaud, mais beaucoup pour doter par avance notre future bibliothèque des ouvrages de fond, si nécessaires, coûteux, que nous pouvions déjà nous procurer chez les éditeurs parisiens. Ma collègue Bernadette Lécureux (maintenant Mme Cerbelaud-Salagnac) était alors directrice des Archives de la Marine à Brest. Son propre dépôt étant alors évacué, elle accepta d'aider la ville de Brest et moi-même, pour les nombreuses démarches à faire à Paris auprès des éditeurs. Il fallait garder en lieu sûr, jusqu'à la fin de la guerre, ce que nous obtenions. Nous nous procurâmes divers lieux de repli dont le plus notable fut celui que m'offrit M. Henri Lemaître, maître et ami, dans les caves de l'Institut de recherches scientifiques et sociales dont il était le sous-directeur (rue Michelet, Paris) sous les auspices de la Fondation Rockefeller. Brest reçut ainsi un fonds appréciable quand sa bibliothèque ressuscita.

Nommée en avril 1943 bibliothécaire-archiviste de la ville de Nantes où de graves bombardements commencèrent bientôt, je gardais cependant une position officielle à Brest dont le maire, M. Lullien, d'accord avec son collègue de Nantes, m'avait demandé de continuer ce que j'animais à Brest et à Spézet : formation, surveillance, aide et conseils. Partout nous formions des équipes chaleureuses comme en témoigne la correspondance conservée.

J'appris avec grand peine la catastrophe de l'abri Sadi-Carnot où nous avons perdu tant d'amis. Puis la déchirante période du siège, où Brest fut anéanti. Je fus heureuse de retrouver l'excellent Banéat. Notre rue Bugeaud n'existait plus, l'abri sous la mairie était intact, prêt à rouvrir, les décombres écartées. Mais Banéat avait rencontré, un peu plus loin, une bibliothèque populaire abandonnée par son titulaire, en perdition. Il la sauva du pillage et l'ouvrit aux Brestois qui revenaient en foule dans les ruines. « Je n'ai que ce que j'ai sur le corps. Je suis un vrai clochard » me déclara-t-il fièrement. « Mais la bibliothèque marche !... » J'ai demandé et obtenu pour lui un prix de vertu de l'Institut de France, qui fut annoncé à la radio et le combla de stupéfaction et de reconnaissance.

Récemment j'apprenais par la presse, la situation éminente où s'est

élevée la bibliothèque municipale de Brest. Je voudrais ici la féliciter, fraternellement. Il y a longtemps, nous aussi y avons semé.

Geneviève d'HAUCOURT

RÉSUMÉ

La bibliothèque de Brest en 1939 : état des lieux, fonctionnement, publics. Exposition ; les jeunes. La guerre ; mesures d'évacuation ; mobilisation ; « drôle de guerre ». Occupation (19 juin 1940). Rôles de la bibliothèque ; destruction totale (4 juillet 1941).

Archives municipales. Absence de prévisions. Plan établi et accompli ; fonctionnement maintenu à Spézet.

Provisoires de guerre. Bibliothèque rue Bugeaud (15 juillet 1941). Moderne, très utilisée. Formation du personnel. Détruite par le siège, 1945.

Construction d'abri blindé, sous la mairie. Équipé, à ouvrir après destruction du précédent, immédiatement.

Aides brestoises et lyonnaises. *Amis de la bibliothèque municipale*. Fonds acquis et stockés pour la future bibliothèque.

Nommée à Nantes en avril 1943, G. d'Haucourt qui assumait effectivement ses fonctions, continua, sur la demande du maire de Brest et avec l'accord de Nantes, d'assurer aide et conseils aux personnels de Brest et Spézet et aux *Amis de la bibliothèque*, jusqu'à la fin de la guerre. Banéat.